

PARIS, récital événement du violoniste GILLES APAP



PARIS, Gaveau. Gilles APAP, le 28 mars 2018, 20h30. VIOLON ECLECTIQUE et LIBRE... GILLES APAP, « MUSICIEN DU XXI^è SIECLE » : le compliment est du légendaire Yehudi Menuhin qui aura aussi permis au jeune Apap de se révéler à lui-même en se

dépassant sur la scène. Entre répertoire classique, musiques contemporaines et songs traditionnelles, le violoniste Gilles Apap est un électron libre de la scène actuelle ; un voyageur éclairé, un lutin atypique qui dans ses concerts manie l'archer comme le pinceau du peintre : en esthète et en frère, s'adressant au public sans entraves ni décorum. Dans la beauté du geste, la franchise du son. Son sens de l'impro confère à ses interprétations une fraîcheur et une sincérité absolues qu'il faut vivre et éprouver d'urgence en concert.



Avec son complice, le pianiste **Itamar Golan**, le violoniste hors normes, Gilles APAP, présente un concert atypique, entre jazz et classique, romantisme et impro, **salle Gaveau à Paris, le 28 mars prochain**. Homme de contact, doué d'un charisme communicatif, Gilles Apap a depuis longtemps croiser les genres et les styles, réaliser des associations musicales

éclectiques et électriques, élargi l'imaginaire de la musique

classique, osant et réussissant des combinaisons, alliances, complicités souvent irrésistibles. De Janáček à Gershwin et Enesco en passant par les fiddles irlandais et les mélodies tziganes, son jeu passionné rétablit la place de l'incandescence et de la pulsion, du souffle et de l'énergie vitale dans chaque approche.

Bien avant la polyvalence tant recherchée aujourd'hui au sein des nouvelles générations d'instrumentistes, Gilles APAP marie et fusionne ce qui avant lui paraissait étranger, voire inconciliables. Pourtant grâce à la virtuosité libre et audacieuse qui est la sienne, jazz et classique s'exaltent dans un programme où la pulsion première, le sens du rythme et la maîtrise de l'improvisation, – en complicité totale avec son partenaire pianiste, Itamar Golan, réalisent le succès du programme. [LIRE NOTRE PRESENTATION COMPLETE](#) du concert événement de Gilles APAP à Gaveau, le 28 mars 2018

Salle Gaveau, PARIS
Mercredi 28 mars 2018, 20h30

Informations
Réservations

RESERVEZ

<http://www.sallegaveau.com/spectacles/gilles-apap-violon>

Gilles Apap, violon

Itamar Golan, piano

Programme :

JAZZ session

BRAHMS : Scherzo de la Sonate F-A-E

GERSHWIN : 3 Préludes

(arrangement pour violon et piano)

STRAVINSKY : Duo concertant

FIDDLE TUNES

JANACEK : Sonate pour violon et piano

SARASATE: Gypsy Airs

SALLE GAVEAU

45-47 rue La Boétie

75008 PARIS

01.49.53.05.07

contact@sallegaveau.com



**Opéra, compte-rendu.
Francfort, le 23 mars 2018.
Meyerbeer : L'Africaine.
Tobias Kratzer / Antonello
Manacorda**

Opéra, compte-rendu.
Francfort, le 23 mars 2018.
Meyerbeer : L'Africaine.
Tobias Kratzer / Antonello Manacorda. C'est toujours un événement que la résurrection de **L'Africaine de Giacomo Meyerbeer**, et après Chemnitz en 2013 puis Berlin en 2015, voilà que l'Opéra de Francfort



propose à son tour cette grande machine à faire rêver qu'est l'ultime opus lyrique du compositeur allemand. Confiée au metteur en scène allemand **Tobias Kratzer**, qui s'est fait connaître avec d'autres ouvrages de Meyerbeer (*Le Prophète* à Karlsruhe et *Les Huguenots* à Nuremberg), la proposition scénique surfe sur la (nouvelle) mode du « space-opera », après la très controversée *Bohème* de la Bastille. Les nouvelles terres à découvrir ne sont plus les Indes mais le reste de l'univers (de nos jours s'entend...), et la transposition choque donc moins qu'avec l'opus puccinien, d'autant que la réalisation visuelle s'avère particulièrement réussie, à l'image de l'avant dernière scène où Vasco et Sélika se retrouvent en apesanteur dans l'espace pour une dernière étreinte, avant que celle-ci ne revienne sur sa planète y mourir sous le fameux arbre toxique. Les costumes sont en revanche franchement hideux pour les extra-terrestres qui font de Nélusko, un bibendum – façon Michelin – mais en bleu, tandis que Sélika est engoncé dans une sorte de grand collant de la même couleur... Pour autant, la production est une réussite, moyennant cependant des coupures conséquentes, comme le second air d'Inès ou la Prière des matelots...

Vocalement aussi, la démonstration est brillante. Le Vasco de Gama du ténor américain **Michael Spyres** est un pur enchantement, et l'on ne sait où donner de l'oreille et qu'admirer le plus, de son français impeccable à sa ligne de chant raffinée, de ses aigus émis avec une incroyable

insolence à son art de nuancer et parer son chant de couleurs infinies. Malade, la mezzo allemande **Claudia Mahnke** a dû céder la place au dernier moment à la soprano ouzbèque **Claudia Sorokina**, sans qu'on s'en plaigne, car le rôle a été écrit pour une soprano, et une mauvaise tradition fait qu'on attribue le rôle à une mezzo ! Là aussi, on saluera une diction (quasi) parfaite de la langue de Molière, et une maîtrise totale de la tessiture, pourtant réputée pour son improbable largeur. Placée sur le côté tandis qu'une actrice mime le rôle, elle n'émeut pas moins, grâce à la beauté et la ductilité du timbre, dans une scène finale inoubliable. Même privée de son second air, la soprano canadienne **Kirsten McKinnon** lui volerait presque la vedette, dans le rôle d'Inès, par la conjonction d'un matériel vocal particulièrement étoffé et d'un jeu scénique très convaincant. Bel assortiment de voix graves également, à commencer par le Nélusko très engagé du baryton irlando-américain **Brian Mulligan**, mais aussi l'élégant Don Pedro d'**Andreas Bauer**, le Don Diego stylé de **Thomas Faulkner**, ou encore l'impressionnant Grand Brahmine de **Magnus Baldvinsson**.

Seule la gestique parfois imprécise – et manquant d'ardeur – du chef italien **Antonello Manacorda** ne semble pas complètement efficace en fosse, et ne permet pas à l'**Orchestre de l'Opéra de Francfort** de donner sa pleine mesure. Sans les flamboyances de l'orchestration, la musique de Meyerbeer – d'une habileté confondante et truffée d'idées nouvelles que tant de compositeurs pilleront – perd toute son originalité, et le spectacle y perd beaucoup...

Opéra, compte-rendu. Francfort, le 23 mars 2018. Giacomo Meyerbeer : L'Africaine. Claudia Sorokina (Sélika), Kirsten MacKinnon (Inès), Bianca Andrew (Anna), Thomas Faulkner (Don Diego), Andreas Bauer (Don Pedro), Michael Spyres (Vasco de Gama), Michael McCown (Don Alvaro), Magnús Baldvinsson (Le Grand Inquisiteur, Le Grand Brahmine), Brian Mulligan

(Nélusko). Tobias Kratzer (mise en scène), Antonello Manacorda (direction musicale). Illustration : © Monika Ritterhaus

Compte rendu, récital, Dijon, le 24 mars 2018. R. Strauss... Suh / Anima Eterna/ van Immerseel.

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, Auditorium, le 24 mars 2018. Richard Strauss : Le Bourgeois gentilhomme, suite, Quatre derniers lieder, Till Eulenspiegel, et quatre lieder orchestrés. Yeree Suh / Anima Eterna Brugge / Jos van Immerseel. « Des raisons d'aimer



Strauss ? » interrogeait Dominique Jameux, il y a plus de trente ans, après le « Aimez-vous Brahms ? » de Françoise Sagan. En cette semaine où la commémoration du centenaire de la disparition de Debussy confine à une dévotion convenue, programmer Richard Strauss, son contemporain brocardé, qui lui survivra plus de trente ans, relève d'une certaine audace. Chacune des parties du concert s'ouvre sur une pièce symphonique et se poursuit avec quatre lieder avec orchestre.

Aimez-vous Strauss ?

Pour ce qui concerne la première, quoi de plus différent, sinon opposé, que **la suite du Bourgeois gentilhomme**, de trente ans antérieure, et le testament vocal et orchestral du compositeur ? L'instrument de Strauss, c'est l'orchestre : sa palette est la plus riche, la plus profonde, la plus raffinée et subtile. Virtuose à souhait, flamboyant comme chambriste, **Musica Eterna** en fait la démonstration dès ces huit mouvements empruntés à la comédie librement adaptée de Molière, créée en 1918. L'écriture délibérément humoristique fleure bon le pastiche. Les citations sont nombreuses, dont le célèbre menuet. Manifestement Richard Strauss s'amuse et nous fait partager son divertissement, avec une écriture particulièrement soignée. Le chef et les musiciens sont pleinement animés de cet esprit et la partition abonde en clins d'œil. Chaque soliste s'y révèle excellent, du hautbois et de son sourire alangui du début, au trombone, au cor et au piano, puisque l'orchestre y fait appel. C'est ravissant, du début à la fin, et l'on regrette que la comédie avec ballets soit quelque peu tombée dans l'oubli.

Les qualités sont également présentes dans l'autre œuvre symphonique, **Till Eulenspiegel**, qui ouvre la seconde partie. Flamboyante, la partition nous vaut un orchestre bondissant, impérieux, violent, tendre ou coquin, toujours coloré. Quelle plus belle démonstration de virtuosité d'écriture orchestrale ? Till Eulenspiegel n'a pas pris une ride. Les solistes, fréquemment sollicités s'y montrent irréprochables, ayant pleinement intégré l'esprit du poème symphonique et de son héros.

Hélas, la grande formation requise par les **Quatre derniers lieder**, déçoit à plus d'un titre. La merveilleuse orchestration d'un Strauss octogénaire qui signe son testament ne doit pas faire illusion. Si chatoyant, profond, subtil que soit l'orchestre, il est au service de la voix, du poème, de la phrase et du mot. Or, ce soir, Jos van Immerseel, semble se

soucier uniquement de ses instrumentistes. Le lyrisme, la conduite et le soutien des parties, les équilibres à ménager sont très en-deçà des attentes : la direction réduite à une battue sèche, l'absence de ligne, d'écoute, de galbe des phrasés nous privent d'un bonheur parfait. Où sont la rondeur, la plénitude, liée à ces nappes sonores qui se superposent et se mêlent ? Le cycle est suffisamment connu pour faire l'économie de sa description : De « *Frühling* » [printemps] à « *Abendrot* » [crépuscule], c'est un regard nostalgique et fort que le vieillard nous confie, à l'apogée de sa maîtrise musicale. L'introduction de *Frühling* déçoit, l'entrée de la soliste, redoutable, dans le registre grave, est couverte par un orchestre livré à lui-même. Le chef semble indifférent au chant, concentré sur sa partition qu'il ne quitte pas des yeux, se contentant d'une battue sèche. Où sont la poésie, la rêverie sensuelle sinon dans le chant de **Yeree Suh**, et dans les interventions des solistes instrumentaux ? Avec « *September* », le déclin est amorcé... « *Langsam tut er die müdgewordenen Augen zu* » [Lentement il ferme ses yeux devenus fatigués]. La voix s'étire, admirable de soutien et nous vaut de splendides couleurs. Dernier lied sur un poème de Hermann Hesse, « *Beim Schlafengehen* » [en s'endormant], la nuit a gagné, la berceuse enroule la voix et la partie de violon solo, jusqu'au merveilleux point d'orgue, scintillant, ici parfaitement réussi. Eichendorff pour conclure magnifiquement : « *Im Abendrot* » . La sérénité confiante, l'abandon progressif, et le lent postlude, qui commente « *ist dies etwas der Tod ?* » [peut-être est-ce cela la mort ?] nous étreignent.

Quatre autres lieder, jalonnant le début de sa carrière, vont clore la soirée avant un remarquable bis. Tous ont été orchestrés, ou ont vu leur orchestration achevée par Strauss. Ainsi passe-t-on de l'intimité du salon à la salle de concert, sans que leur contenu poétique soit altéré. Poésie simple, « **Die heiligen drei Könige** » [les rois mages], de 1906, nous renvoie à l'émerveillement de l'enfance au moment de Noël. La transparence de l'orchestre, ses timbres forment enfin

l'écrin idéal au chant, frais, pur, avec ses phrasés exemplaires. Las, la félicité de la forêt [« *Waldseligkeit* »], si chère aux romantiques, nous fait retrouver un orchestre épais, trop sonore pour l'émotion sensible de la voix. Alors que son expression rejoint parfois celle des Quatre derniers lieder, les mêmes carences orchestrales sont à déplorer. Evidemment, la berceuse célèbre [« *Wiegenlied* »] réjouit le public, avec des qualités indéniables. Avec « *Zueignung* » [dédicace], de 1885, nous renouons avec le post-romantisme des débuts du jeune Strauss. Toute la palette expressive est sollicitée, et magnifiquement illustrée par la voix de Yeree Suh. La soprano coréenne se montre sous son meilleur jour dans ce répertoire, dont elle n'est pas vraiment familière, malgré sa fréquentation assidue de Schubert. La voix prend toutes les couleurs attendues, égale dans tous les registres. Le soutien, le modelé des phrases, l'intelligence du texte forcent l'admiration. Nous tenons là une interprète d'exception, que l'on attend de réécouter avec une direction plus appropriée.

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, Auditorium, le 24 mars 2018. Richard Strauss : Le Bourgeois gentilhomme, suite, Quatre derniers lieder, Till Eulenspiegel, et quatre lieder orchestrés. Yeree Suh / Anima Eterna Brugge / Jos van Immerseel. Crédit photographique : © DR

BELFORT : Ténèbres baroques de Michel Lambert

BELFORT. Concert LAMBERT, le 28 mars

2018. La Cathédrale St-Christophe de Belfort accueille un programme baroque prometteur : à l'honneur les Leçons de Ténèbres de Michel Lambert, ... soit l'une des expressions les plus poignantes de la spiritualité française au XVII^e, illustrée par un compositeur de l'intime à la vocalité touchante de simplicité comme d'élégance. En écho au cycle de Lambert, les oeuvres de Guillaume-



Gabriel Nivers témoignent de l'influence de cet art du chant sur la musique d'orgue du Grand Siècle. Michel Lambert a participé à l'éclosion de l'opéra français sous Louis XIV, nouveau genre bientôt piloté par privilège exclusif par le Florentin incontournable Lully.

Michel Lambert est bien connu des amateurs de musique baroque française. En effet, ses *Airs de cour* sont des chefs-d'œuvre absolus, désarmants de simplicité et de grâce, d'une finesse de prosodie et d'ornementation extraordinaires, portant ce genre à son apogée. Le compositeur a su comme nul autre maîtriser l'art de la prosodie, fusionnant étroitement le mot et la note.



Les deux cycles de Leçons de Ténèbres sont moins connus. **D'où l'intérêt du concert à Belfort ce 28 mars 2018.** L'Office des Ténèbres connaît en France à la fin du XVIIe siècle un engouement considérable. Pendant le Carême, les théâtres étant fermés, on accourt à l'église, seul lieu où l'on peut écouter de la musique.. Le texte de ces Leçons, extrait des Lamentations de Jérémie, est très expressif et passionné, donc un matériau très inspirant pour les compositeurs. Au final, il s'agit d'un opéra miniature dans

le registre sacré. Appel et prière introspective. La musique comme la peinture au XVIIè favorise le culte du fragile, de l'instable, de l'éphémère. Tableaux en clair-obscur, les Leçons des Ténèbres de Lambert (comme celles plus tard de Couperin) expriment l'intense ferveur du XVIIè où l'humain, sincère en son dépouillement, cristallise et sublime en même temps, l'angoisse et l'espérance face à la mort. Parmi les interprètes de ce concert événement, la viole de gambe de Myriam Rignol (cofondatrice de l'ensemble Les Timbres), et Marc Mauillon, baryténor au verbe incarné, voluptueux.

Mercredi 28 mars, 20 h 30
Cathédrale Saint-Christophe de Belfort

Informations
Réservations

Leçons de Ténèbres
Michel Lambert ((1610-1696)

Marc Mauillon, voix
Myriam Rignol, viole de gambe
Thibaut Roussel, théorbe
Marouan Mankar, clavecin et orgue positif

Oeuvres pour orgue
Guillaume-Gabriel Nivers (1632-1714)
Jean-Charles Ablitzer, grand-orgue

Benoît Colardelle, lumières

*Concert proposé par Les Amis de l'Orgue et de la Musique de
Belfort et le festival Musique et Mémoire avec le soutien
spécifique du Département du Territoire de Belfort et de la
Ville de Belfort*

12 € (normal) 10 € (adhérents AOMB, Musique et Mémoire)

5 € (moins de 18 ans, étudiants, demandeurs d'emploi,
allocataires du RSA)

sur présentation des justificatifs correspondants

Réservation conseillée :

06 40 87 41 39 / festival@musetmemoire.com

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. Récital d'Andreï Korobeïnikov, piano

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. SCHUBERT, RACHMANINOV... Récital d'Andreï Korobeïnikov, piano. Serait-ce le dernier assaut de l'hiver qui provoqua le 17 mars un exaspérant concert de toux au Théâtre des Champs-Élysées? Toujours est-il que nous y étions pour entendre le pianiste russe **Andréï Korobeïnikov**, seulement lui, sans cette regrettable orchestration. Lauréat de plus de vingt prix, ce musicien surdoué ne laisse pas indifférent celui qui se donne la peine de l'écouter. Si ses partis pris interprétatifs et stylistiques peuvent dérouter, il ne lasse jamais. La musique est là, présente dans les moindres recoins, servie par une technique éblouissante et une aisance incomparable. Nous pûmes le constater ce samedi soir, dans un programme qui lui est désormais familier: Schubert, Rachmaninov, et Liszt.

ANDREÏ KOROBEGINIKOV AU TCE

La musique ne saurait attendre: un salut rapidement esquissé et le pianiste sitôt assis commence l'impromptu varié de **Schubert** D.935, opus 142 n°3 en si bémol majeur. Le pas est plutôt décidé, qui lui permet de prendre ses aises dans les respirations, et le piano chantant. Son interprétation n'a ni la simplicité lumineuse et



élégante de celle de Zimmerman, ni l'intériorité et la tendre poésie de celle de Maria João Pires, ni même la droiture et le classicisme indémodable de Brendel. Il l'imprègne, pourrait-on dire, d'une vague romantique, notamment par l'emploi par endroits d'un léger rubato, et par des effets dynamiques parfois un peu grossis. Elle n'en est pas moins captivante, notamment dans les reprises et leurs subtils changements d'expression, donnant une inflexion différente au propos. La dernière variation surprend par sa rapidité d'exécution, qui nous donne l'illusion d'entendre des glissendi. Les doigts sont si véloce que le perlé du jeu en est gommé, qui prend une tournure lisztienne. On retrouve dans l'impromptu N°1 du même opus, en fa mineur, cette même inclination à grossir le trait, accentuant le côté dramatique des accords introductifs, le caractère obsessionnel des notes répétées, voire parfois martelées, et les basses particulièrement timbrées, qui nous entraîne déjà dans le noir univers du Erlkönig (le Roi des Aulnes). L'opus 90 n°2, en mi bémol majeur reste dans la même lignée, les gammes jouées dans l'élan et la prestesse plus que dessinées et phrasées, le jeu vigoureux et contrasté, aux accents dramatiques dans les accords.

Dans sa tonalité homonyme, celle de mi bémol mineur, l'Elégie opus 3 n°1 de **Rachmaninov** succède harmonieusement à l'impromptu de Schubert. Korobeinikov nous en donne toute sa dimension lyrique et son éperdue nostalgie. Cette œuvre lui sied comme un gant, tant dans l'art de suspendre les phrases, ou de les tendre vers des sommets d'exaltation, jusqu'à la déchirure, que dans celui des couleurs. Les Variations sur un thème de Corelli opus 42 de Rachmaninov, sont de la même veine, travaillées de l'intérieur. Composées en France, et au nombre de vingt, elles ressemblent pour la plupart à des improvisations écrites, animées de contrastes rythmiques et dynamiques, et de résonances extrêmes. Pas de quoi ennuyer, surtout ce soir-là avec cet artiste-là...et pourtant les toux redoublent dans l'orchestre. C'est à croire que cette œuvre les attire, à en juger par les propos du compositeur lui-même:

« Je les ai jouées une quinzaine de fois, mais jamais dans leur continuité. Je me suis guidé sur les toux du public. S'ils toussaient de plus en plus, je sautais la variation suivante. S'ils cessaient de tousser, je jouais normalement. A un concert, je ne me souviens plus lequel – c'était dans une petite ville -, ils toussaient tellement que je n'ai pu jouer que 10 variations (sur les 20). J'ai atteint mon record à New York, où j'en ai joué 182. » Fort heureusement Korobeinikov ne se laisse pas infléchir et nous les livre intégralement. Le thème énoncé comme avec des coups d'archets, dans une nudité sidérante, s'anime peu à peu et ouvre sur les humeurs des variations, brillamment rendues par le pianiste, qui fait sonner là les basses comme un glas, ici en crie la désespérance, en fait jaillir les accents, en épanouit la splendeur des chants, dans des contrastes saisissants.

La deuxième partie du concert est consacrée à Liszt. En écho à la première, les trois lieder de Schubert transcrits par Liszt, *Sei mir gegrüsst*, au magnifique *sotte voce*, *Auf dem Wasser zu singen*, très contenu et davantage schubertien que lisztien, et un effroyable *Erlkönig*, précèdent la **Sonate en si mineur** de Liszt. L'œuvre emblématique du compositeur hongrois est ici coulée dans un moule qui n'appartient qu'à lui: dirait-on qu'il exagère, qu'il en fait trop, au détriment de l'unité? N'empêche que là encore sa conception porte sur les oppositions, qu'il pousse à l'extrême, entre les tensions et les détentes, les accords compacts dans le grave, et le souple délié des lignes de chant dans l'aigu, les tornades foudroyantes et la méditation céleste. Si son style est parfois un peu complaisant, cet artiste a au moins une vision loin de l'abstraction sonore. Elle n'aura cependant pas eu raison du concert de toux. Sensible à cette participation sonore du public, répondant aux rappels, il lui offre de bonne grâce en premier bis un espace d'expression privilégié et unique: le fameux 4'33'' de John Cage! On passera sur les réactions multiples et successives d'un public médusé dans un premier temps, puis agacé et

impatient, durant ces longues minutes de ...silence. On aura surtout apprécié l'humour d'un musicien sans rancune, qui ensuite généreusement offrira trois études-tableaux et un prélude de Rachmaninov, et pour boucler le concert, l'improptu hongrois de Schubert. Rien que ça!

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. Récital d'Andrei Korobeinikov, piano. Illustration : © Irène Zandel

Programme :

Schubert: Trois Improptus op. 142 n°s 3 et 1, op. 90 n° 2

Rachmaninov: Elégie op. 3 n° 1,

Variations sur un thème de Corelli op. 42

Schubert-Liszt: Sei mir gegrüßt, Auf dem Wasser zu singen, Erlkönig

Liszt: Sonate en si mineur

SPECIALE » PRINTEMPS 2018 » avec Les Timbres

CONCERT SPRING / PRINTEMPS par **Les Timbres** (2016). **Fêtons le printemps 2018** avec un collectif doué d'une exceptionnelle intelligence de jeu, soucieux d'articulation et de profondeur... A l'été 2016, l'ensemble sur instruments anciens Les TIMBRES poursuit sa résidence au Festival MUSIQUE & MÉMOIRE dans un

programme introspectif et sensible qui met à l'honneur couleurs et vertiges de l'âme baroque anglaise... celle ciselée par les compositeurs britanniques à l'époque de Shakespeare : **Gibbons** (introduction toute en vanité), **Nicholson**, **Byrd**, **Morley**, **Ward** et un anonyme traversé par le sentiment d'espérance propre au printemps. Nostalgique et plein de poésie, le volet SPRING souligne l'accord ténu entre les cordes et le clavecin, en étroite connivence avec le chant de la soprano **Julia Kirchner** – réalisation : Philippe Alexandre PHAM © 2016



Les Timbres, jeune ensemble de musique baroque, pour lesquels le jeu collectif s'appuie sur une solide écoute, un sens du partage et de l'égalité participative, sur l'alliance idéale entre connivence et personnalités...Les Timbres sont actuellement en résidence au Festival Musique et Mémoire

Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra du Rhin, le 21 mars 2018. Mayuzumi : Le Pavillon d'or. Daniel / Miyamoto.

Compte rendu, opéra. Strasbourg.
Opéra du Rhin, le 21 mars 2018.
Mayuzumi : Le Pavillon d'or.
Daniel / Miyamoto. Réussite du
Festival Arsmundo – dédié aux
arts japonais-, avec son
spectacle phare, la création



française du Pavillon d'or du compositeur contemporain japonais, méconnu en France, Toshiro Mayuzumi. D'après un roman du célèbre auteur japonais du XXe siècle, Yukio Mishima, l'opéra raconte l'histoire troublante d'un moine japonais handicapé qui décide de mettre feu à son temple à Kyoto au moment de l'après-guerre. Le chef Paul Daniel dirige l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg en pleine forme, et une distribution des chanteurs au bel investissement. Une pépite lyrique de notre temps, troublante d'intensité, qui mérite découverte et vulgarisation ainsi défendues, malgré le sujet ...délicat pour certains.

Création contemporaine, festival pluridisciplinaire

Eva Kleinitz, nouvelle directrice de la maison nationale du Rhin, a conçu un premier festival Arsmondo avec panache ! Pour cette première édition du festival pluridisciplinaire dédiée au Japon, l'Opéra du Rhin et ses partenaires proposent une série de manifestations diverses autour du spectacle principal. Ainsi, le public de la région peut nourrir encore davantage sa soif de culture avec des conférences, colloques, récitals et expositions, en lien direct avec le pays et l'opus lyrique mis en valeur. En l'occurrence, c'est l'occasion de redécouvrir et revisiter les auteurs : Yukio Mishima (la plus célèbre plume nippone du XXe siècle) et Haruki Murakami (la plus lue au XXIe) entre autres manifestations au cœur du riche programme de cette année (voir <http://www.festival-arsmondo.eu/>)

Si tu vois tes chaînes, coupe-les

Nous venons à Strasbourg surtout pour découvrir l'opéra de Mayuzumi, et nous sommes loin d'être déçus. Méconnu en France mais très célèbre au pays du soleil levant, notamment grâce à une émission de télévision de vulgarisation de la musique classique ; le compositeur a créé le Pavillon d'Or en 1976 à Berlin. Il y a donc déjà 42 ans... L'opéra est donc un « classique lyrique » du XX^e. Très attiré par la musique occidentale et l'avant-garde dans sa jeunesse (il sera élève au conservatoire national à Paris), au début des années 60, il s'intéresse davantage à la musique japonaise et d'Asie en général. Cette période voit la naissance d'œuvres complexes, faisant preuve d'un mélange parfois savant mais surtout sensé et sensible d'influences diverses. La découverte du Pavillon d'Or nous révèle un travail de recherche pointu sur des questions de fibre musicale comme le rythme (il fait penser parfois à La Petite Danseuse de Degas de Levailant), un penchant pour des chœurs hautement dramatiques, un orchestre symphonique occidental agrémenté de procédés crypto-japonisants ainsi qu'une efficacité et cohérence qui renvoie à la musique de film (Mayuzumi s'étant aussi particulièrement distingué en tant que compositeurs de bandes originales).

L'exécution sous la baguette de **Paul Daniel** est tout autant distinguée. Si les voix solistes parfois se replient entre une sorte d'expressionnisme contenu et une ferveur tout à fait psalmodique -version bouddhiste-, les chanteurs-acteurs engagés démontrent une ténacité et un brio théâtral sur scène

qui ne laisse pas insensible. Les chœurs de l'opéra dirigés par **Sandrine Abello** sont de grand impact. La performance brille d'intensité et les nombreux morceaux sont interprétés avec personnalité et dramatisme, ceci est davantage surprenant puisqu'il s'agit souvent d'une récitation plus ou moins stylisée des mantras et sutras bouddhiques. Le chœur dans cet opéra est presque grec, dans le sens où il commente l'action, mais en l'occurrence il l'incite et l'inspire aussi. Une réussite à la fois musicale et dramaturgique.

Ardente solitude



Les solistes privilégiés sont les voix masculines. Le baryton **Simon Bailey** interprète le rôle du protagoniste, Mizoguchi. Très sollicité et accompagné d'un double dansant (l'excellent **Pavel Danko**), Bailey incarne tout ce que l'œuvre l'exhorte à incarner avec une incandescence bouleversante de folie sincère, que nulle condescendance culturelle ou incompréhension culturelle ne saura cacher. La voix se projette aisément ; il se montre aussi maître du style avec des effets vocaux remarquables, dont nous ignorons l'origine. Prestation

tout aussi intéressante, celle de son camarade moine Tsurukawa, interprété par **Dominic Grosse**. Il cache derrière sa délicatesse et retenue, exprimées au travers d'un chant parfois affecté, un amour qui n'ose pas dire son nom (comme l'amour de Mishima aussi). Mais les notions de « honne » et « tatemae » (de façon approximative, la pensée intérieure et les conventions sociales respectivement), pèsent toujours plus lourd que les bons sentiments qui ne réussissent pas à s'affirmer. Si son rôle est poétique à souhait par le manque, celui du ténor **Paul Kauffmann** en Kashiwagi, camarade de la fac, aisé et handicapé, l'est aussi par son brio comique rustique, non-chalant, désaffecté.

Si les voix féminines sont beaucoup moins présentes, remarquons particulièrement l'excellente performance de la soprano japonaise **Makiko Yoshime** en Jeune Fille, qui prouve avec son jeu et son chant qu'il n'y a pas vraiment de petits rôles, mais des petits artistes. Nous la félicitons et lui souhaitons une grande carrière !

Le travail profond au niveau de la direction musicale et chorale s'intègre heureusement au travail complexe du célèbre metteur en scène japonais **Amon Miyamoto**. Le dispositif scénique unique avec recours aux projections vidéos, dans les décors polyvalents, pragmatiques et souvent austères de Boris Kudlicka, est aussi une réussite. Mais si visuellement le spectacle est beau malgré l'ombre, le bijou est dans les profondeurs qui se révèlent dans l'interprétation globalement harmonieuse entre les équipes, d'un grand impact intellectuel et émotionnel chez l'auditeur. Il s'agit après tout de mettre en scène la folie d'un jeune moine handicapé, obsédé (dévoré) par la beauté. Le spectacle captive par sa cohérence et sa véracité, et les efforts concertés d'Amon Miyamoto et de Paul Daniel rendent l'opus accessible et lisible (1/5 de l'œuvre a été coupé pour la création française cette année). Spectacle et festival à consommer sans modération, encore [à l'affiche les 24, 27 et 29 mars 2018 à Strasbourg \(ainsi que le 3](#)

avril), et les 13 et 15 avril 2018 à Mulhouse. Le Festival s'achève ce 15 avril 2018..



Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 21 mars 2018. Mayuzumi : Le Pavillon d'or (création française).

Simon Bailey, Dominic Grosse, Paul Kaufmann... Choeurs de l'opéra. Sandrine Abello, direction. Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Paul Daniel, direction. Amon Miyamoto, mise en scène.

MAGNY LE HONGRE (77) : concert LA LA LA, accordéon / quatuor à cordes



**MAGNY LE HONGRE (77) : Concert
LA LA LA, le 7 avril 2018 (Val
d'Europe)...** Sans paroles et sans
voix, les seuls instruments
réunis font parler la musique ;
**dans ce programme « La la la »,
une collection d'airs et de**

mélodies ultra connus, d'autres moins. Autant de thèmes entêtants, enivrants, qui ont marqué les grands moments de la vie... de Brel et Dalida, de Carlos Gardel à Michel Legrand, d'Henri Salvador à Charles Trenet. Le fil rouge de ce voyage en chansons populaires et airs marquants sont les arrangements et compositions d'**Anne Niepold**, qui sait transposer chaque partition comme une séquence forte avec finesse, nostalgie,

humour, voire délire et autodérision. Pour cette immersion atypique, les Musicales du Val d'Europe osent une combinaison inédite, imprévue, prometteuse, celle de l'accordéon d'Anne Niepold, et des cordes du **Quatuor Alfama**. Fondé en 2005 à Bruxelles, le Quatuor Alfama compte désormais parmi les jeunes formations chambristes les plus intéressantes : sonorité flexible et ciselée au service des auteurs du répertoire comme de formes musicales nouvelles. Les quatre instrumentistes poursuivent un parcours musical éclectique, allant des classiques aux contemporains. Ils ont l'audace de la jeunesse mais l'expérience et la sensibilité des plus grands.



Musicales du Val d'Europe / [Concert LA LA LA](#)
[Samedi 7 avril 2018 – Magny le Hongre](#)
place de l'Eglise, 77700 Magny le Hongre

Avant-concert : 16h30

Magny le Hongre, Centre culturel – Espace Club (accès libre)

Concert : 20h

Magny le Hongre, Salle Goudailler

Informations : 09 50 54 66 64 ou contact@excellart.org

Tarifs : plein tarif : 15 € | tarif réduit : 10 € (adhérents ExcellArt et Fnac, seniors, cast members Disney, handicapés) | étudiants 12-25 ans : 5 € | gratuit < 12 ans.

Toutes les infos, réservation, billetterie, accès...

<https://www.excellart.org/les-musicales/avril-lalala/>

RESERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.helloasso.com/associations/excellart/evenements/la-la-la>

 **LIRE** aussi notre [présentation générale de la saison 2018 des Musicales du Val d'Europe](#) – Val d'Europe. Les Musicales : 17 mars – 10 juin 2018. Le Val d'Europe c'est une agglomération sise dans le secteur EST de Paris, désignant la

ville nouvelle de MARNE LA VALLÉE (77), à seulement 35 km de la Capitale par le RER A ou la ligne à grande vitesse Interconnexion Est du TGV..., c'est désormais (surtout) une offre culturelle et musicale qui rayonne sur le territoire grâce à la saison « les Musicales du Val d'Europe », soit 7 communes qui ont pour nom Bailly-Romainvilliers, Chessy, Coupvray, Magny-le-Hongre, Serris, Villeneuve-le-Comte, Villeneuve-Saint-Denis. Saison musicale exceptionnelle en Val d'Europe, portée par la violoniste **Ruxandra SIRLI**...

Gilles APAP : le violon libre et enchanteur



PARIS, Gaveau. Gilles APAP, le 28 mars 2018, 20h30. VIOLON ECLECTIQUE et LIBRE... GILLES APAP, « MUSICIEN DU XXI^è SIECLE » : le compliment est du légendaire Yehudi Menuhin qui aura aussi permis au jeune Apap de se révéler à lui-même en se

dépassant sur la scène. Entre répertoire classique, musiques contemporaines et songs traditionnelles, le violoniste Gilles Apap est un électron libre de la scène actuelle ; un voyageur éclairé, un lutin atypique qui dans ses concerts manie l'archer comme le pinceau du peintre : en esthète et en frère, s'adressant au public sans entraves ni décorum. Dans la beauté du geste, la franchise du son. Son sens de l'impro confère à

ses interprétations une fraîcheur et une sincérité absolues qu'il faut vivre et éprouver d'urgence en concert.



Avec son complice, le pianiste **Itamar Golan**, le violoniste hors normes, Gilles APAP, présente un concert atypique, entre jazz et classique, romantisme et impro, **salle Gaveau à Paris, le 28 mars prochain**. Homme de contact, doué d'un charisme communicatif, Gilles Apap a depuis longtemps croiser les genres et les styles, réaliser des associations musicales

éclectiques et électriques, élargi l'imaginaire de la musique classique, osant et réussissant des combinaisons, alliances, complicités souvent irrésistibles. De Janáček à Gershwin et Enesco en passant par les fiddles irlandais et les mélodies tziganes, son jeu passionné rétablit la place de l'incandescence et de la pulsion, du souffle et de l'énergie vitale dans chaque approche.

Bien avant la polyvalence tant recherchée aujourd'hui au sein des nouvelles générations d'instrumentistes, Gilles APAP marie et fusionne ce qui avant lui paraissait étranger, voire inconciliables. Pourtant grâce à la virtuosité libre et audacieuse qui est la sienne, jazz et classique s'exaltent dans un programme où la pulsion première, le sens du rythme et la maîtrise de l'improvisation, – en complicité totale avec son partenaire pianiste, Itamar Golan, réalisent le succès du programme. [LIRE NOTRE PRESENTATION COMPLETE](#) du concert événement de Gilles APAP à Gaveau, le 28 mars 2018

Salle Gaveau, PARIS
Mercredi 28 mars 2018, 20h30

Informations
Réservations

RESERVEZ

<http://www.sallegaveau.com/spectacles/gilles-apap-violon>

Gilles Apap, violon
Itamar Golan, piano

Programme :

JAZZ session

BRAHMS : Scherzo de la Sonate F-A-E

GERSHWIN : 3 Préludes

(arrangement pour violon et piano)

STRAVINSKY : Duo concertant

FIDDLE TUNES

JANACEK : Sonate pour violon et piano

SARASATE: Gypsy Airs

SALLE GAVEAU

45-47 rue La Boétie

75008 PARIS

01.49.53.05.07

contact@sallegaveau.com



**Compte-rendu, opéra. Dijon,
le 18 mars 2018. Verdi :**

Simon Boccanegra. Rizzi Brignoli / Himmelmann

Dijon. Auditorium, le 18 mars 2018. Giuseppe Verdi : Simon Boccanegra. Vittorio Vitelli, Keri Alkema, Gianluca Terranova, Armando Noguera, Luciano Batinic. Roberto Rizzi Brignoli, direction musicale. Philipp Himmelmann, mise en scène. Peu



donné, le Simon Boccanegra verdien méritait une nouvelle production dans l'Hexagone, c'est chose faite grâce à Laurent Joyeux et son Opéra de Dijon. Merci donc d'avoir permis au public de redécouvrir cette œuvre singulière dans le corpus du compositeur, remaniée vingt-quatre ans après sa création initiale en 1857. Grâce à Arrigo Boito, l'ouvrage gagne ainsi en cohésion et en dramatisation, se rapprochant ainsi d'Otello et Falstaff qui suivront. **Par notre envoyé spécial à Dijon, Narciso Fiordaliso**

Sombre Boccanegra

Le metteur en scène allemand Philipp Himmelmann a choisi de mettre en exergue l'enfermement des personnages, physique autant que mental, grâce à l'oppressant décor d'un palais aux murs défraîchis, surplombés par deux immenses ventilateurs qui tournent en vain. Sur le mur du fond, un tableau représentant la mer, changeante au fil des scènes, seule concession à

l'atmosphère marine que porte en elle la partition. Ouvrant et refermant le spectacle, un cube du plafond duquel pend le cadavre de la femme de Simon, accompagné d'un véritable cheval en chair et en os. Ce corps sans vie, le doge le rejoindra au moment d'expirer, moment d'une émotion poignante.

Toutefois, la Gênes du 14^e siècle qui abrite l'intrigue nous manque parfois, notamment au cours des scènes de foule, où on aimerait assister au cérémonial qui avait cours à l'époque, plutôt que de voir défiler, comme souvent, tailleurs et complets-vestons. La direction d'acteurs, inégale, paraît avoir été concentrée sur Simon et Fiesco, Amelia et Adorno paraissant parfois livrés à eux-mêmes. Mais on apprécie sans réserve l'utilisation saisissante qui est faite de l'ombre, les personnages paraissant apparaître depuis l'obscurité.

Vocalement, la maison dijon peut se vanter d'avoir réuni un très beau plateau. Reconnaissons que l'acoustique semble disperser les voix dans l'espace, ce qui leur ôte de l'impact, seules celles bénéficiant d'une émission mordante et concentrée réussissant à parvenir jusqu'à nous.

Ce qui est le cas de Vittorio Vittelli et Keri Alkema. Le premier incarne un Simon très convaincant, plein de grandeur et d'humanité, faisant chatoyer les couleurs mordorées de son superbe timbre, authentique baryton Verdi, et croquant dans les mots à pleines dents, en grand tragédien. La seconde nous revient avec un instrument large et généreux, capable de belles nuances et faisant admirer à loisir son beau sens musical. Vaillant et engagé, Gianluca Terranova offre de Gabriele Adorno un portrait attachant, sincèrement amoureux et plein de fougue. Malgré une émission vocale peu orthodoxe, il phrase superbement son air et claironne joyeusement quelques beaux aigus.

Paolo Albani insideux et vipérin, Armando Noguera réussit une composition parfaitement détestable de son personnage. Vocalement, il se tire sans effort de sa partie, seule une émission un rien grossie nous paraissant le signe d'un répertoire peut-être abordé prématurément.

Tonnant d'une voix de stentor, Luciano Batinic se montre

néanmoins très émouvant en Fiesco durant le dernier acte, tiraillé entre vengeance et droiture.

Aux côtés de seconds rôles très bien campés, on salue bien bas un chœur excellemment préparé, d'une belle homogénéité et d'une superbe plénitude sonore.

Dans la fosse, on retrouve avec bonheur Roberto Rizzi Brignoli, peut-être l'un des meilleurs chefs verdiens actuels. Il prouve encore une fois ses affinités avec cette musique qui paraît couler de source sous sa baguette, ne relâchant jamais la tension du drame, ciselant une pâte orchestrale somptueuse et galvanisant les musiciens, pour se mettre au seul service de la musique. Bravo, maestro.

Une belle réussite à porter au crédit de l'Opéra de Dijon, saluée par un public visiblement conquis et heureux.

Dijon. Auditorium, 18 mars 2018. Giuseppe Verdi : Simon Boccanegra. Livret de Francesco Maria Piave d'après Gutiérrez, révision d'Arrigo Boito. Avec Simon Boccanegra : Vittorio Vitelli ; Maria Boccanegra / Amelia Grimaldi : Keri Alkema ; Gabriele Adorno : Gianluca Terranova ; Paolo Albiani : Armando Noguera ; Jacopo Fiesco : Luciano Batinic ; Pietro : Maurizio Lo Piccolo ; Un Capitaine : Stefano Ferrari ; Une Servante : Sarah Hauss. Chœur de l'Opéra de Dijon ; Chef de chœur : Anass Ismat. Orchestre Dijon Bourgogne. Direction musicale : Roberto Rizzi Brignoli. Mise en scène : Philipp Himmelmann ; Décors : Etienne Pluss ; Costumes : Kathi Maurer ; Lumières : Fabrice Kebour

